

C'était un mois d'Avril. Pour les vacances de Pâques, papa et maman avaient décidé d'aller camper dans la Creuse. Mon frère, ma soeur et moi aurions bien évidemment préféré rester à la maison, mais nous n'avions pas vraiment notre mot à dire.

-Nous y voilà ! annonça mon père, garant sa petite polo au bout d'une allée de gravillon, à coté d'un grand champ d'herbe haute, à la lisière d'une forêt. Mon père était un homme grand et fluet, avec pas mal de principes qu'il faisait respecter sans plier, « pour une famille sereine et équilibrée » répétait-il sans arrêt. D'ailleurs, se couper du reste du monde et se dépayser durant les vacances était l'un de ses principes préférés, pour la simple et bonne raison qu'il n'avait presque jamais de vacances.

-Rien de mieux que l'air de la campagne pour se requinquer et se libérer de l'emprise du monde urbain ! Jenny, ma sœur aînée, soupira bruyamment. Elle enleva son casque de ses oreilles, et ébouriffa ses longs cheveux noirs, qui étaient à l'origine blonds comme ceux de ma mère.

Elle fixa alors son téléphone de ses grands yeux bleus cachés sous une tonne de maquillage, éberluée. Je regardai alors par dessus son épaule pour savoir ce qui l'avait mis dans cet état là. Je vis alors le petit logo « aucun service » en haut à gauche de l'écran, et compris sa surprise. Mon père ouvrit le coffre de la voiture et sortit la tente pour que nous la montions en famille. Après un quart d'heure d'acharnement et de galère la tente était montée, certes un peu bancale mais montée. Notre campement était établi sous les arbres au fond du champ, au bord d'un petit ruisseau, malgré les réticences de ma mère qui craignait un débordement nocturne.

Après un dîner sur le pouce, nous décidâmes de nous coucher et un quart d'heure plus tard nous fûmes tous endormis, bercés par l'unique bruit du ruisseau, et parfois par ceux nocturnes de la forêt.

Nous fûmes cependant réveillés par un son indéterminé, et nous nous rendîmes compte qu'il pleuvait à verse. Mon frère s'extirpa de son sac de couchage en grognant, et je poussai un cri en mettant le pied dans une flaque d'eau. Nous sortîmes de la tente; mon père était déjà dehors en train d'essayer de redresser la toile. Ma mère dit d'un ton hautain en regardant la rivière qui avait débordé :

-Qui est ce qui avait raison ?

Elle toisa mon père et regagna la voiture en soupirant. Celui-ci essaya tant bien que mal de rattraper le massacre mais n'y arriva pas pour autant. Nous rejoignîmes notre mère dans la voiture. Celle-ci soupira et regarda dehors lorsque nous rentrâmes dans la polo, comme pour nous faire la tête. Mon père essaya de la "consoler", mais il se découragea vite en voyant que ses efforts ne mèneraient à rien, que ma mère continuerait à faire la tête encore un bon bout de temps.

Nous reprîmes la route, avec en tête l'idée qu'il n'y avait aucune ville aux alentours, et que nous allions passer du temps sur la route. C'est alors que nous pénétrâmes dans un village. Nous fûmes tous surpris par la découverte de celui-ci. Mon père regarda à plusieurs reprises la carte.

-Je ne comprends pas, cette ville n'est pas cartographiée ! dit mon père d'un ton surpris.

- Tu as dû encore une fois te tromper ! l'erreur est humaine, je le sais, mais avec toi c'est si régulier que ça en devient lassant... dit ma mère, avec cette habitude de toujours rabaisser mon père. C'était comme un jeu entre eux, de se rabaisser à longueur de temps, comme le ferait un vieux couple...

Mon père se contenta de hausser les épaules, une façon pour lui d'éviter une énième dispute. Tandis qu'il était occupé à garer la polo, un malaise s'installa dans la voiture. En voyant ce qui était inscrit sur le panneau à l'entrée de la ville, nous comprîmes tous la même chose ! En effet, dans notre famille, il était impossible d'échapper aux cours de latin à l'entrée du collège et c'est pour cette raison je pense que nous n'eûmes aucun mal à traduire ce qui était écrit. En même temps que je déchiffrais la phrase, mon sang se glaça. Comme pour me rassurer je lus à plusieurs reprises le panneau, mais je ne m'étais pas trompée, il était bien inscrit "*captivo*" qui signifiait "*prendre au piège*" en français. Nous aurions pu croire à une simple coïncidence, mais une autre phrase inscrite en lettres manuscrites en dessous du panneau confirma mon angoisse. Malgré ma connaissance restreinte de la langue, je pus tout de même en comprendre le sens. Cela voulait dire, à quelque chose près, "les flammes brûlent les corps mais les âmes restent à jamais". Rien de très encourageant si vous voulez mon avis. Le sourire sur le visage de mon père s'effaça mais se redessina aussitôt.

-ça doit sûrement être un moyen d'effrayer les touristes pour que les habitants de ce charmant petit village aient la vie tranquille ! dit mon père, d'un ton un peu trop positif à mon goût. De mon côté je restais sceptique, malgré la grande tape dans le dos que me fit mon frère.

-T'inquiète petite sœur, je serai là pour te protéger ! Mon père sortit les valises de la voiture, se voulant toujours rassurant. Durant le long chemin séparant la voiture du centre du village, tout le monde semblait rester indifférent aux rues vides, sombres et inquiétantes. Je paraissais être la seule à trouver ces événements de plus en plus étranges. La ville semblait figée dans le temps, avec les maisons en ruines, les rues désertes et crasseuses. Je n'aurais jamais pensé que ce village d'apparence pourtant si minuscule, était en fait immense, toutes les petites maisons s'entassaient les unes sur les autres. Quand nous arrivâmes enfin dans ce qui semblait être le centre du village, mon père désigna du doigt une maison identique à toutes les autres et dit :

-Et pourquoi pas ici ? Nous étions devant une grande maison avec un écriteau placé au-dessus de la lourde porte en chêne sur lequel était inscrit "diverso" Une fois de plus, une vague d'angoisse s'empara de moi : pourquoi le panneau "auberge" était-il écrit en latin ? Je me contentai de jeter un regard inquiet aux autres membres de ma famille, toujours indifférents. Les murs étaient tachés, mais au moins ils ne s'effritaient pas et les fenêtres n'étaient pas cassées, comme pour la plupart des autres maisons de ce village. Je fis un faible mouvement de tête comme pour dire oui, ma mère haussa un sourcil, encourageant en quelque sorte mon père à ouvrir la porte. Mon père frappa alors, même s'il était certain qu'il n'aurait pas de réponse. Ayant besoin d'être un peu seule, et agacée par le comportement de tous, je prévins d'une voix faussement enjouée :

- Je vais faire un tour !

Mon père me souhaita une bonne visite. Lorsque je remis mes idées en place, je pris conscience que je ne savais absolument pas où je me trouvais, ni comment j'étais arrivée ici. La ruelle dans laquelle je me trouvais était à peine assez large pour que je puisse passer.

Je me rendis aussi compte que mes jambes commençaient à fatiguer, si bien que j'avais l'impression de marcher depuis plusieurs heures.

En face de moi se dressait un grand mur en pierres grises délabrées. A première vue c'était un mur tout ce qu'il y a de plus commun, mais de là où j'étais, j'avais l'impression qu'il y avait des détails gravés dans la pierre. Je soufflai dessus, faisant s'envoler un nuage de poussière qui me troubla la vue. Je me frottai les yeux, et regardai attentivement le mur à nouveau. Sous mes yeux s'étendait une série de dates, allant de 1456 jusqu'à 2654.

J'essayai de trouver un lien ou je ne sais quoi de logique avec ce que j'avais remarqué dans la ville, mais rien ne me traversa l'esprit. Enervée, je tapai dans un caillou qui s'envola et percuta le mur, pile sur une des dates, que j'eus à peine le temps de lire, car je fus projetée au sol.

Je me réveillai allongée par terre, les poumons en feu et le visage en sueur. J'essayai de reprendre mes esprits, j'entendis des cris étouffés et des bruits sourds, avec un son qui me rappelait le crépitement du feu dans la cheminée. Je me levai tant bien que mal, gênée par mes muscles endoloris. Quand je me rendis compte que je me trouvais toujours dans la même ruelle, je soupirai. Je marchais en trainant des pieds étouffée par la chaleur. Je n'avais pas le souvenir qu'il faisait si chaud en quittant l'auberge quelques heures auparavant.

La petite ruelle pourtant si sombre, devint brusquement éclairée par une lumière aveuglante ! Il s'agissait d'un immense incendie ! La première pensée qui me traversa l'esprit, était de savoir où se trouvait ma famille. Le désastre qui se déroulait sous mes yeux était gigantesque, les vieux bâtiments tombaient les uns après les autres, arrachant des cris de panique aux passants.

Ils parlaient dans une langue qui m'était familière, mais les cris étaient si désespérés et l'accent si marqué que je ne compris pas tout de suite de laquelle il s'agissait exactement. J'essayai d'avancer malgré toutes les pensées qui me traversaient l'esprit, l'atmosphère étouffante et les nombreux débris qui me bloquaient le passage.

Au fur et à mesure que je m'approchais du centre ville, l'épaisse fumée m'empêchait de voir quoi que ce soit, et je trébuchais fréquemment. Je me laissai guider par les cris des personnes, et finis par arriver devant une étendue d'eau plutôt sale. J'entendis à côté de moi une voie rauque, accompagnée de toux, qui disait :

-The Thames, it's the Thames...

Et la voix se tut... Je regardai devant moi, et vit avec étonnement une tour qui ne m'était pas inconnue. Je l'avais déjà vue quelque part. Mon coeur fit un bon dans ma poitrine quand je compris que j'étais à Londres, et certainement lors de l'incendie de Londres, qui si j'ai bonne mémoire avait eu lieu en 1666. J'avais fait un voyage dans le temps ! Mon cerveau m'ordonna de partir, et je me mis à marcher, dans un état second. Je ne savais pas où j'allais, je laissais mes jambes me guider. Je finis par m'arrêter, devant le mur aux nombreuses dates. Je sentis mes jambes se dérober sous moi, et me retrouvai assise par terre.

C'est alors que je la vis. Une grande femme habillée de blanc, aux cheveux détachés et aux yeux doux, me regardait. Elle affichait un air bienveillant mais aussi désolé. Elle avait une silhouette fluide et translucide. Elle s'approcha de moi et m'incita à me lever. Contrairement à ce que j'aurais pensé je me relevai sans peine. J'étais toujours au même endroit mais l'atmosphère me paraissait différente, beaucoup plus vivable. La seule chose qui me paraissait importante et véritable était la femme aussi belle qu'une déesse qui commençait à me parler.

-Lisa. Je dois te parler. Tu dois sans doute te demander ce qui t'arrive, mais tu ne dois pas te poser de questions, et faire ce que je te dis. Comme tu l'as sans doute remarqué, tu as voyagé dans le temps. Je ne répondis rien, je ne voulais surtout pas que celle qui me procurait un grand sentiment de sécurité se vexer et parte sans me donner d'autres explications. Elle leva la main d'un air désolé, et s'excusa.

-Enfin, je vais tout t'expliquer.

Elle passa ses mains sur sa légère robe blanche, comme pour la lisser, et commença. Elle me conta une histoire qui, d'après elle, était la plus importante qui existât.

Cela se passait juste après l'invention de l'imprimerie. Un groupe de personnes qui se proclamaient plus intelligentes que les autres, se retrouva un soir d'automne. Selon elles, l'imprimerie était une menace. Elles pensaient qu'elle allait ouvrir des portes à tous les autres humains, et leur permettraient de les détrôner, eux, qui menaient le monde par la force, avec comme "excuse" d'être les mieux placés pour décider de tout. Ils avaient alors inventé un moyen pour remonter dans le temps, et assassiner l'homme qui avait inventé cette machine. Leur invention remontait en effet le temps, mais elle ne pouvait pas aller à une date antérieure à sa création. Autrement dit elle ne leur était d'aucune utilité. Ils avaient alors abandonné leur oeuvre.

Quelques centaines d'années plus tard, un groupe de révolutionnaires découvrit leurs travaux. Ils s'en servirent pour rejouer les batailles que les sans-culottes avaient perdues. J'appris alors que la Bastille avait en fait été prise en trois fois. Mon professeur d'histoire n'en aurait pas cru un seul mot. Ce moyen fut utilisé des centaines de fois depuis ce jour, pour sauver le monde, mais le fait de modifier le passé avait de grandes répercussions sur le présent. Les accidents furent de plus en plus nombreux. Une personne perdit un être cher de cette façon, et décida alors d'empêcher que cela se reproduise. Il grava sur un mur d'un village perdu toutes les dates des accidents, et partit une dernière fois dans le passé pour effacer ce village de la mémoire des hommes.

- Tu es dans la Ville !

J'avais du mal à me rendre compte de ce qui venait de m'arriver, à plusieurs reprises j'ouvris la bouche mais aucun son n'en sortit. Comprenant mon désarroi, la femme se contenta de m'adresser un sourire sincère et protecteur qui me réchauffa le cœur. C'est alors que les mots parvinrent enfin à sortir de ma bouche :

-M...Mais...pour...pourquoi moi ? balbutiai- je. La femme reprit alors son récit.

-Je n'ai pas fini... Tout le monde ne peut pas voyager dans le temps. Certaines personnes ont ce don depuis la naissance, mais on ne sait pas d'où ça vient, ni pourquoi ces personnes en particulier. Leur devoir est de changer le cours des événements de certains moments de l'histoire. Chaque personne qui a ce don à un événement à changer en particulier. Il peut être antérieur ou postérieur à sa naissance. Je ne sais pas lequel est le tien Lisa, mais ne t'inquiète pas tu le sauras lorsqu'il sera tant pour toi d'accomplir ta mission. Et pour ce qui est de retrouver cette ville, tu ne dois pas te faire de soucis, la ville attire les élus, l'homme qui a voulu la cacher ne se rendait pas compte de son pouvoir. Les gens normaux ne voient pas la ville et passent devant comme si de rien n'était, sauf s'ils sont en présence d'une personne comme toi. Voilà qui expliquait pourquoi cette ville n'était répertoriée sur aucune carte et pourquoi mon père était si étrange ! La femme reprit sur tout autre ton, comme si elle allait pleurer.

-Mais si tu ne veux pas revenir, je le comprendrai. Après tout, le destin comme le passé est ainsi, même s'il est dur à accepter. Mais je crains que l'humanité ait besoin de toi...

A peine ses paroles avaient eu le temps de parvenir à mon cerveau que sa belle silhouette douce et apaisante s'effaça, me laissant seule face à ce chaos de feu. En tournant la tête je revis le mur parcouru de dates. En bas à gauche était écrit "*exitus*" qui signifiait "*sortie*" en Français. Avec hésitation, j'avançai ma main puis l'enfonçai dans la pierre. Étrangement, cette fois-ci je ne fus pas projetée, mais comme aspirée par le mur de pierre. Pendant l'espace de quelques secondes tout se grisa autour de moi, puis ma vue se stabilisa ainsi que le sol sous mes pieds. À mon grand soulagement, j'étais retournée dans le village. Je ne savais plus quoi penser, tout me paraissait si absurde mais à la fois si réel. Je ne voulais pas retourner à l'auberge, j'ignorais combien de temps s'était écoulé depuis que j'avais quitté ma famille. J'avais de plus grandes préoccupations que l'éventuelle inquiétude de mes parents. Plus rien ne serait comme avant désormais, je savais des choses dont je me serais bien passé. Mais comme me l'avait dit la femme dont le nom m'était inconnu, "*Le destin comme le passé est ainsi*". Je continuai à marcher, perdue dans mes pensées. Peut-être que ce n'était qu'un rêve, ou bien peut-être que j'étais devenue folle. Mais dans mon esprit je savais qu'il y avait une part de vrai. Je retournai à l'auberge, j'étais éreintée...

Mes parents décidèrent de quitter la ville. J'écoutai leur discussion d'un air absent, et regardai la ville disparaître lentement derrière moi. J'avais pris ma décision. Le jour où il se produirait quelque chose dont l'humanité ne pouvait pas se permettre de se souvenir ou d'assumer les conséquences, je reviendrais. J'emprunterai la même route, ne m'arrêtant pas avant d'avoir trouvé la ville. Si je ne la vois nulle part, et bien je serai fixée, je suis bien folle. Si au contraire je la retrouve, et que je fais face à ce mur, alors je ferai ce que j'ai à faire, c'est à dire retourner dans le passé et sauver ce qui peut l'être.